

ADMINISTRATION
 — ET —
 REDACTION
 45
 PLACE JACQUES-CARTIER
 MONTREAL
 —
 ABONNEMENT
 UN AN - - \$1.00
 STRICTEMENT D'AVANCE.



ANNONCES
 MESURE AGATE
 1ère INSERTION, 20 Cents
 Autre " 6 Cents
 A LONGS TERMES
 CONDITIONS SPECIALES
 —
 LE NUMERO
 DEUX CENTS

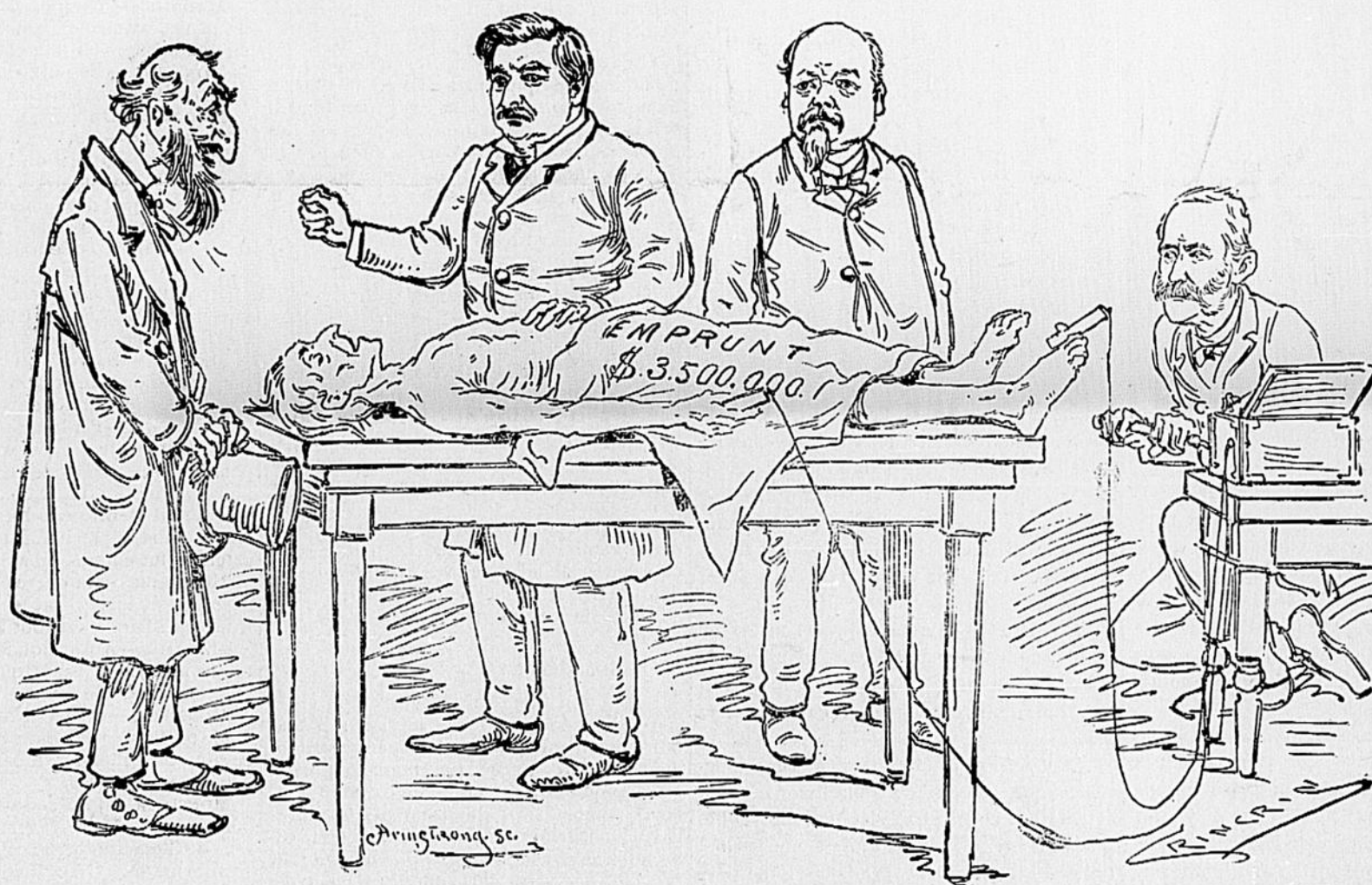
JOURNAL QUI FAIT DANSER

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 7 JANVIER 1888

No 16

F. X. LEMIEUX, Communes, Ottawa, Ont.



A QUEBEC

MERCIER—Regardez-bien, M. Salomon, vous allez voir qu'il est encore vivant.

SALOMON—Il n'y paraît pas du tout.

GAGNON—Ce pauvre Shehyn fait tout son possible pour l'électriser, mais il ne bouge plus.



LE VIOLON

Paraît tous les samedis.
L'abonnement est de \$1.00 par année, inva-
riablement payable d'avance. Nous le vendons
aux agents seize cents la douzaine.
Toutes communications doivent être adressées
comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERNIER, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 7 JANVIER 1888

Une séance du cabinet Mercier

Le conseil est réuni à Québec. Tous les ministres sont présents. L'anxiété est peinte sur toutes les figures.

Tous les regards sont tournés vers le chef du cabinet qui semble plongé dans une rêverie morose pendant que le secrétaire donne lecture de cinq ou six cents lettres de bons libéraux demandant des places dans les départements.

Après la lecture de ces requêtes il règne dans la salle un silence des plus pénibles.

Tout à coup l'honorable M. McShane se trémousse sur son fauteuil, se lève comme s'il était poussé par un ressort à boudin et laisse tomber avec fracas la pomme de sa main sur la table des délibérations. Se tournant vers le président de l'assemblée :

M. McShane.—Je n'ai pas besoin de vous le répéter, tout le monde le sait, on m'appelle "Honest Jimmy" and dont you forget it. Je n'ai pas de portes par derrière et je n'ai pas peur de prendre le bœuf par les cornes et l'homme par les paroles. Quand les paroles sont dites, l'eau bénite est faite.

L'été dernier, monsieur Mercier, vous avez crié sur les toits que nous aurions infailliblement une session durant l'automne. L'automne est passé et pas plus de session que sur la main. Moi, j'ai fait la même promesse à mes amis, et aujourd'hui je me trouve énormément embêté. Je veux savoir aujourd'hui quand est-ce que nous sommes pour avoir cette fameuse session.

M. Mercier.—Pas si vite, Jimmy, vous vous emportez comme une soupe au lait à propos de rien. Réfléchissez avant de me poser de pareilles questions. Voyons, y a-t-il moyen, mes amis, de convoquer le parlement avant d'avoir effectué l'emprunt. L'emprunt, c'est la pièce de résistance de notre prochain menu.

M. Turcotte.—C'est un détail qui est réglé il y a longtemps.

M. Shehyn.—Comment, un détail réglé ? Ne savez-vous que je n'avance pas plus dans l'emprunt qu'un charretier de grosse voiture pris à l'heure ?

M. Duhamel.—C'est très malheureux. Que va dire le peuple ? Aussi pourquoi notre chef a-t-il déclaré publiquement dans la salle Cavallo que l'emprunt était effectué ? Sur quelle herbe avait-il pilé ce jour-là.

Les amis pourraient croire qu'il avait mangé de l'ours lorsqu'il avait parlé de l'emprunt.

M. Mercier.—Prenez patience, mes amis, vous savez que Rome n'a pas été bâtie en un jour. Il ne faut pas aller plus vite que le violon. L'emprunt se fera quelqu'un de ces bons jours, mais il ne faut pas prendre le beurre à poignée.

J'ai envoyé dernièrement à New-York un

de mes amis pour s'entendre avec le juif Solomon.

Solomon est dur à la détente comme tous ses congénères et je crois qu'il nous sera impossible de faire des affaires dans sa "paun-shop." Faudra chercher ailleurs.

Du moment que j'aurai repris un peu de forces, je me ferai aller jusqu'à ce que j'aie obtenu l'emprunt à trois et demi pour cent.

M. Shehyn.—Moi, je me connais en finances, je n'ai jamais fait d'autre chose dans ma vie, et je puis dire en toute sûreté que les yankees son trop près de leurs pièces pour prêter de l'argent à trois et demi pour cent.

M. Mercier.—Ecoutez-le donc parler. On dirait, ma foi, que c'est un puits de finance. Si vous vous étiez remué un peu, mon ami, nous aurions aujourd'hui \$3,500,000 dans nos coffres.

M. Shehyn.—Si vous m'aviez laissé faire, vous auriez aujourd'hui votre emprunt. Ce n'est pas moi qui vais à New York, c'est l'honorable Premier, ce sont ses amis, MM. Beausoleil, Préfontaine. A présent, arrangez-vous avec eux pour votre emprunt. Moi, je ne m'en mêle plus.

M. Mercier.—Ecoutez, Shehyn, vous savez que je suis malade, trop malade pour me trimballer une fois par semaine à New-York, et c'est pour ça que nos négociations n'avancent à rien. L'emprunt est l'affaire du trésorier ; c'est vous seul qui allez vous en occuper.

M. Shehyn.—Ah ! par exemple, non ! Maintenant que vous avez gâté la sauce, vous voulez me tenir responsable pour le plat. Je vous avertis maintenant que je ne m'en mêle plus.

M. Mercier.—Est-ce comme cela qu'on entend pratiquer la discipline dans mon cabinet ? Ah oui-da oui, M. Shehyn, le beau parleur et le petit farceur. Savez-vous que je commence à être joliment ennuyé de votre système de financer.

M. Shehyn.—Mon système de financer, vous ne m'avez jamais donné une chance de le mettre en pratique. Lorsque vous avez un plan de nègre en tête, vous ne consultez pas vos collègues de Québec, mais vous prenez l'avis de vos amis de Montréal.

M. Duhamel.—Ce ne sont pas mes avis qu'il suit, j'en sais quelque chose.

M. McShane.—Ni les miens non plus.

M. Mercier.—J'en ai assez de ces murmures. Faites silence. J'entends qu'on m'écoute. Il ne me reste plus qu'une chose à faire pour en finir une bonne fois avec l'emprunt. Je vais faire cesser l'utilité de Shehyn. Je l'enverrai au balai et je le remplacerai par mon ami, l'hon. F. Langelier. Avec lui, l'emprunt marchera et ça ne fera pas un pli.

M. McShane.—Arrête un peu ! arrête un peu ! Jimmy kick contre ça. Remplacer un Irlandais par un Canayen, tant que je formerai partie de ce cabinet-ci, ça ne se fera pas.

M. Mercier.—Jimmy, il y a assez longtemps que j'ai le nez enfariné avec vos criailleries. Depuis que vous êtes mon collègue vous avez fait trois grosses coches mal taillées. Premièrement, pendant la dernière session, vous avez dit qu'il n'y avait que la canaille et les gens malhonnêtes qui voteraient pour le bill des tramways. Deuxièmement, vous vous êtes fait donner un banquet à Québec sans ma permission, exprès pour vous mousser auprès du peuple, et troisièmement vous avez compromis le cabinet par votre conduite dans le comté de Laprairie.

La mesure est pleine et elle est sur le point de déborder. Si vous tenez le moins d'un instant à rester ministre à Québec, collez votre chique et faites le mort.

M. Gagnon.—Et définitivement quand aurons-nous la session ?

M. Mercier.—Lorsque nous aurons l'emprunt.

M. Duhamel.—Et quand est-ce que nous aurons l'emprunt ?

M. Mercier.—Lorsque je serai assez bien pour voyager.

M. Gagnon.—Quand pensez-vous que cela arrivera ?

M. McShane.—Shut up ! ask him no questions and he will tell you no lies.

M. Mercier.—Qu'est-ce qu'il me chante-là. Qu'il fasse bien attention à lui. Sa petite affaire de Laprairie pourra mal tourner. S'il croit qu'il va m'avoir pour l'aider à s'en tirer, devore, pas d'affaires. Il y a longtemps que j'attends une occasion comme celle-là pour m'en débarrasser. Allons, les amis, un peu de courage. Nous allons avoir la session dans tous les cas avant le printemps, car il importe beaucoup que nous paraissions devant les chambres avant que les comptes publics soient imprimés. Il y a là-dedans des chiffres qui sont brutals comme des bâtons. On ne verra ces comptes qu'à la fin de l'année ou en 1889. Faites avancer une calèche. Je suis trop malade pour me rendre chez moi à pied.

TRAITE DE CIVILITE

(Suite et fin.)

Viennent ensuite des préceptes pour découper proprement, pour connaître les meilleures viandes et les meilleurs morceaux. Il y a là trois ou quatre chapitres qu'on penserait avoir été volés à quelque *Cuisinière bourgeoise* de l'époque, et qu'aujourd'hui même un chef-d'office ne désavouerait pas.

Voici d'autres préceptes qui ne s'adressent pas aux convives, mais à celui qui les reçoit :

" Si vous êtes le maître, il ne faut jamais paraître inquiet, ni embarrassé, ni quereller les domestiques ; ce serait manquer de respect et troubler la joie que toute la maison doit témoigner d'avoir des hôtes si dignes de considération..... Celui qui donne à manger doit bien se garder de dire : Ce morceau doit être bon, car il me coûte tant ; j'ai bien eu de la peine à le trouver ; ou vous pouvez bien en manger, car je ou personne n'en veut plus. Le premier discours reproche, le second méprise ce qu'il donne et celui à qui il parle."

Ceci est à l'adresse de quelques hommes de finance, les plus mal élevés de tous les bourgeois, soit par zèle, soit par orgueil tracassent leurs domestiques en présence des étrangers, voient sévèrement les dépenses de la cuisine, savent ce que coûte un navet aussi bien qu'une perdrix, et en informent leurs convives comme pour les engager à rapporter au maître le mérite du légume ou de l'animal.

S'il s'agit enfin du manger : alors,

" Il faut couper la viande sur son assiette, tenant la fourchette de la main gauche, puis de la main droite la porter à la bouche avec la fourchette. Le pain coupé, propre à mettre à la bouche, doit y être porté avec les doigts. Il ne faut pas essuyer les doigts, couteau, cuiller, ni fourchette, avec la nappe, mais avec la serviette. Il ne faut point saucer son pain ni ses morceaux dans le plat, ni les porter sur la salière ; mais prendre du sel avec la pointe d'un couteau, et de la sauce avec la cuiller, ou en demander. Il ne faut jamais rien remettre au plat de ce qui aura été mis sur une assiette."

Quant au boire,

" Il sied mal de têter le vin et de vider son verre à deux ou trois reprises : il faut boire posément, d'une haleine, en regardant dans le verre, et ne pas boire à grosses gorgées qu'on puisse compter, ni boire d'un coup comme si on l'entonnait, ni, après l'avoir bu, faire un grand soupir pour reprendre haleine. Il n'est pas honnête de présenter un verre de vin après en avoir déjà goûté.

Il est plus civil de vider tout à fait son verre que d'en laisser, c'est assez de boire trois ou quatre verres de vin dans un repas.

Il est toujours honnête et salulaire de mettre un peu d'eau dans son vin."

La civilité qui veut qu'on vide son verre sens en rien laisser doit agréer aux ivrognes. Aussi, est-ce un ivrogne qui a dit, nous pensons,

Remplis ton verre vide,
Vide ton verre plein.
Ne laisse jamais dans ta main
Ton verre ni plein, ni vide,
Ne laisse jamais dans ta main
Ton verre ni vide, ni plein.

Au dessert,

" Il est incivil de lécher ni des doigts, ni de la langue, le jus qui reste dans les tasses ou sur l'assiette. Quand on se lève de table il est également incivil de mettre du fruit ou autre chose dans sa poche."

Quoiqu'il en soit, ce livret restera toujours un témoignage aussi intéressant que naïf d'usages qui ont été l'honneur et le charme de nos pères.

VENUS POUR S'AMUSER.

M. et Mme Duflost sont installés aux premières de face.

MADAME.—Pour une pauvre fois que vous consentez à me procurer un plaisir, je m'étonne, M. Duflost, que vous ayez si peu souci de mon bien-être. Un mari galant se fût assuré des places plus confortables ; mais il paraît que vous vous êtes dit : C'est assez bon pour elle !

MONSIEUR, étonné.—Mais, ma chère amie, nous sommes aux premières de face ; chaque fauteuil me revient à huit francs, et je cherche vainement où j'aurais pu trouver ces places plus confortables dont tu parles ; car je ne puis croire que tu fasses allusion à la loge du président de la République.

MADAME, froissée.—Comment ! vous ne pouvez croire que je fasse allusion à la loge du président ? A votre avis, j'y ferais donc tache ? Ah ! je ne vous remercie pas de m'avoir amenée au théâtre, puisque c'était pour m'y offrir de pareils compliments.

MONSIEUR.—Mais non, mais non ; seulement, je répons à ton reproche d'avoir négligé ton bien-être. Je me suis présenté à la location et j'ai dit : Combien vos premières places ? On m'a répondu seize francs, que j'ai payés avec empressement ; on m'en eût demandé cinquante que le bonheur de te faire plaisir me les eût fait donner avec la même joie.

MADAME.—Ainsi, vous avez gaspillé seize francs sans même vous assurer quelles étaient ces places ? de sorte que si, à notre arrivée, on nous avait ouvert le fond d'une armoire, en disant "Tenez, vous êtes placés là, sur la seconde tablette," vous n'auriez eu aucune réclamation à faire !

MONSIEUR.—Oh ! tu vas trop loin ; il est bien évident qu'une place louée pour voir la scène n'est pas dans une armoire.

MADAME.—Ainsi, vous avez donné votre argent sans même demander à voir ces places pour vous assurer si les sièges en étaient plus ou moins moelleux.

MONSIEUR.—Mais il n'est pas d'usage de demander à tâter les sièges.

MADAME.—Pourquoi pas ? On tâte bien un poulet avant de l'acheter ; il devrait en être de même pour une place.

MONSIEUR.—Et puis, dans la journée, la plus profonde obscurité règne dans les salles.

MADAME.—On exige une lanterne.

MONSIEUR.—Oh !

MADAME.—Quoi ? oh ! J'ai l'air de réclamer une montagne ; vous n'allez pas me faire croire que, dans une ville comme Paris, il ne soit pas possible de trouver une lanterne. Mais vous, le plus petit effort coûte trop à votre galanterie.

MONSIEUR, pour détourner l'orage.—Tu sais, ma bonne, que si quelques fleurs peuvent t'être agréables, je vais m'empressement de....

MADAME.—Si vous aviez la plus petite préoccupation de ma santé, vous sauriez que les parfums me rendent malade.

MONSIEUR.—Pardonnez-moi, je l'oubliais.

MADAME.—Je n'avais pas attendu cet aveu pour être persuadée. Car, depuis que nous sommes ici, un mari un peu prévenant, qui aurait senti combien notre voisine empoisonne le patchouli, qui me tourne le cœur, se fût empressé d'aller ouvrir la porte.

MONSIEUR.—Ma chère amie, je le ferais avec plaisir, mais la pièce est commencée : il faudrait faire lever tout le monde.

MADAME.—Ainsi donc il faut que je tombe asphyxiée parce que le malheur me place à côté d'une voisine..... peu fraîche.

MONSIEUR.—Chut ! si on entendait !

MADAME.—Si elle était fraîche, aurait-elle besoin de s'inonder d'odeurs ! Je vous le demande.

MONSIEUR.—Je n'en sais rien.

MADAME.—Vous n'avez même pas le bon sens de Toinette, notre cuisinière.

MONSIEUR.—Grand merci !

MADAME.—Dame ! que fait-elle quand l'été lui donne à douter de la fraîcheur du poisson ? elle nous l'accorde à la provençale, à l'ail. Une odeur chasse l'autre. Vous voyez bien que ce n'est pas sans raison que cette dame se couvre d'odeurs.

MONSIEUR.—Ne vas-tu pas dire qu'elle est aussi à la provençale ?

MADAME.—Je le préférerais ; l'ail entête moins que le patchouli.

MONSIEUR.—Oui, mais le patchouli est une odeur reçue dans tous les salons.

MADAME.—Les salons n'en sont que plus à plaindre. Ah ! je comprends pourquoi le mari de cette dame prise du tabac par poignées ; car ce doit être son mari que ce grand sec qui est là avec sa bouche en cœur et sa main en pigeon vole.

MONSIEUR.—Il fait ce que nous devrions faire : il écoute attentivement la pièce.

MADAME.—Avec ça qu'elle est amusante, cette pièce ! Je n'en comprends pas un mot.

MONSIEUR.—Si tu écoutais un peu, au lieu de tant parler.

MADAME.—Alors on ne peut plus ouvrir la bouche ?

MONSIEUR.—Je ne veux pas dire cela, mais il est d'usage, la toile levée, d'écouter

les artistes, cela aide beaucoup à comprendre l'intrigue, m'a-t-on dit.

MADAME.—Elle est jolie votre intrigue ! une comtesse qui reçoit le premier venu. Allons, bon ! les voilà qui se mettent à chanter quand elle le reconduit.

MONSIEUR.—C'est ce qu'on appelle une sortie.

MADAME.—Est-ce qu'il est d'habitude de chanter à la ville chaque fois qu'on passe d'une pièce dans une autre ? Et ils ont dit dans le commencement qu'il y a un notaire à l'étage en dessous. Eh bien ! en voilà un qui doit avoir une étude bien tranquille, si la comtesse se met à chanter chaque fois qu'elle reconduit un visiteur ! Pour peu que ses domestiques en fassent autant, cela doit bien réjouir le notaire, il a de la patience, le pauvre homme.

MONSIEUR.—Si tu t'arrêtes à des minutes, le théâtre n'est plus possible.

MADAME.—Ah ! vous appelez cela des minutes ? Du reste, je n'en suis pas étonnée. Pour vous, la décence est chose inconnue. Je suis même surprise que vous n'ayez pas encore quitté votre place pour aller aussi rodailler chez la comtesse. Vous cherchez, sans doute, un prétexte en ce moment même ?

MONSIEUR.—Tu es folle.

MADAME.—Voilà plus de dix minutes que je m'attends à vous entendre me dire que vous avez un rendez-vous chez le notaire d'en dessous.

MONSIEUR.—Voyons, observe-toi, on nous regarde ; tu oublies que nous sommes au théâtre.

MADAME.—Ah ! je m'étonnais ce matin de votre incroyable prodigalité d'aller dépenser seize francs pour me procurer un plaisir ; je comprends maintenant votre triple but : de me briser le corps, de m'empoisonner par le patchouli et de me pervertir le moral.

MONSIEUR, *bas*.—Je t'en supplie, tais-toi.

MADAME.—Je ne resterai pas un instant de plus. Je veux aller réclamer nos seize francs. Ils déduiront un acte, s'ils en ont l'audace. Les théâtres devraient être payés comme les fiacres, à l'heure. On solderait en sortant ce qu'on aurait consommé. On ne serait pas ainsi obligé d'avaler toute la dose pour rentrer dans son argent. (*Regardant une dernière fois la scène.*) Tiens, ils embrassent tous la comtesse, quelle horreur.

MONSIEUR.—Mais puisqu'elle retrouve ses cinq frères perdus !

MADAME.—Jamais on ne perd cinq frères d'un seul coup. Elle les appelle ses frères par un reste de pueur.

MONSIEUR.—Si tu avais bien saisi l'intrigue, tu aurais compris que...

MADAME.—Alors, je ne suis donc qu'une buse ?

MONSIEUR.—Je ne dis pas cela, mais....

MADAME.—Je n'entendrai pas plus longtemps cette pièce. Je veux sortir.

MONSIEUR.—Attends le baisser du rideau.

MADAME.—Jamais !

MONSIEUR.—Nous ne pouvons déranger tout le monde.

MADAME.—Si vous refusez de faire faire place, je piétine sur les genoux du public.

MONSIEUR.—Un peu de patience.

MADAME.—Oh ! les nerfs !

(Elle tombe dans une attaque de nerfs. Elle est emportée par son mari et par un voisin, officieux et inconnu, jusqu'à une voiture).

L'INCONNU, *en quittant Duflost*.—Monsieur, si vous aviez besoin de mes bons soins pour votre dame, voici ma carte.

DUFLOST, *lisant* : "BRAS DE FER, dompteur de bêtes féroces."

EUGÈNE CHAVETTE.

Les hommes incombustibles

Voici un curieux article sur les hommes incombustibles, publié par la *Nature* :

Ce sont différents exemples de gens maniant le feu, sans en paraître incommodés, grâce au durcissement de l'épiderme.

Les Aïssaoua ne semblent devoir la faculté de marcher sur des fers rouges, qu'au simple durcissement de leur épiderme, les Arabes ayant toujours l'habitude de marcher pieds nus, et cela depuis leur enfance.

On voit quelquefois des forgerons mettre un morceau de fer chauffé au rouge dans leurs mains et le transporter à quelques pas. Nous avons même vu un jeune ouvrier aux mains très calleuses transporter un morceau de fer rouge à une distance de 100 mètres, et cela à la suite d'un pari ; seulement, pendant ce transport, il jetait rapidement et continuellement le morceau de fer d'une de ses mains dans l'autre, de façon à éviter un contact trop prolongé.

Nous avons vu aussi un maréchal ferrant prendre avec la main et jeter un fer rougi qui était tombé sur la cuisse d'un cheval entravé. Certains maréchaux prennent également avec leurs mains, dans le feu de la forge, un fer à cheval chauffé à blanc et le posent sur l'enclume. Un vieil ouvrier de



DANS LE COMTÉ DE L'ASSOMPTION

NAZAIRE—Écoutez bien ceci, messieurs, soyez certains que si M. Rocher est élu c'est la "guerre."

la Compagnie des Omnibus (dépot de l'Alma) exécute cette prouesse avec la plus grande tranquillité.

Les cuisinières prennent entre leurs doigts un charbon embrasé, tombé de leur fourneau.

L'ouvrier de la campagne éteint également une chandelle entre le pouce et l'index, ou en raccourcit la mèche. Il étouffera de même le papier en flamme avec lequel il vient d'allumer sa pipe.

Ce sont là des exemples d'incombustibilité à des degrés divers dus au simple durcissement de l'épiderme par le travail.

Le baron de Guilhermy

En juin 1791, la fidélité de M. de Guilhermy, un des conseillers de Louis XVI, se montra par une bravade héroïque. M. de Guilhermy s'était placé sur le passage de la famille royale, au retour tragique de Varennes. Le cortège passait près de la terrasse des Feuillants, au milieu d'un silence terrible ; et toutes les têtes restaient couvertes : "Cependant, un chapeau s'est levé ; c'est M. de Guilhermy qui salue son maître. Des brigands, vêtus en gardes nationaux, se jettent instantanément sur lui, l'entourent, la pique en avant, le somment de se couvrir sur le passage du roi : il refuse, refuse encore, les repousse avec violence, en jette un par terre, lance au loin son chapeau pardessus ces hommes en s'écriant : "Me le rapporte qui l'ose !"

Il n'a pas achevé que ses vêtements sont en lambeaux, et que cent bras sont levés.

Des amis, des députés accourent, fendent la foule, cherchent en vain à le couvrir de leur corps. Il est député, il est inviolable ! crient-ils. On leur répond : c'est un député du côté des noirs, il faut l'écharper. Dans ce hourvari, dit M. de Guilhermy lui-même, un des gredins les plus signalés de l'Assemblée, qui avait crédit sur cette canaille, se précipite au milieu des gardes nationaux, et leur enjoint, à son tour, de respecter l'inviolabilité du député.. L'ombre du marquis de Dampierre dut apparaître un instant à M. de Guilhermy dans cette lutte ; "Mais disait-il plus tard, tous les canons de Paris eussent été pointés sur moi, qu'on ne m'eût pas fait mettre mon chapeau ; et à moins de le clouer sur ma tête, il n'y eût pas tenu."

Pensées choisies de Briollet :

"Feu" se dit par euphémisme d'un individu qui n'est plus que cendre.

Quoique faisant la roue, les charbons n'en sont pas plus fiers.

Pas de mer qui ne soit salée, ni de belle-mère qui ne soit douce.

Une maladie qui court, c'est la phtisie galopante.

C'est la plume qui a un bec, etc'est le papier qui boit.

Les asperges ressemblent aux épigrammes, en ce sens que c'est la pointe qui en fait le mérite.

VARIETES

Bébé à sa petite mère :

—Que me donneras-tu pour mesétrennes ?

—Un gros sac de bonbons...

—Avec permission de ne pas partager, dis ?

**

Au contrôle d'un théâtre qui attend son public et ne voit rien venir :

—Nous sommes encore fichus de n'avoir pas un chat.

— Dame ! par ce temps de chien !

**

Un malade souffre horriblement d'une douleur intercostale.

—Docteur, ai, ai, ai, si cette névralgie continue...ai, ai, ai...je vais mourir.

Et l'homme de la science pontifiant :

—Pour vous, la vie c'est la mor...phine ?

**

La dernière de Calino :

—Voyons, M. Calino, qu'est-ce qui vous prend de me faire des chiffres avec votre crayon sur le plastron de ma chemise ?

— Dame ! vous venez de me dire à l'instant " Vous pouvez compter sur moi !

**

Petite question géographique :

—Quels sont les deux fleuves d'Europe qui, à côté l'un de l'autre, pourraient servir d'aliment ?

—???

—Ce sont le Pô et le Tage.

**

Petit Pierre a peur d'un troupeau de bœufs qui passe sur la route.

Son père, pour le reconforter, lui dit :

—Mais tu en manges cependant.

—Oui, papa, mais ceux-là ne sont pas assez cuits.

**

Les enfants terribles.

—Qu'est-ce que vous désirez pour vos étrennes ! ma petite Jeanne ?

—D'être grande maman.

—Pourquoi ?

—Pour avoir tous les matins de beaux cheveux blonds sur la cheminee.

**

Anna et Sophie se sont rencontrées hier dans le salon de madame Bisquanquoïn et ont parlé de leur amie Marie-Louise.

Anna.—Le mariage que l'on croyait cassé est repris. Son amant dit aujourd'hui qu'elle pue bon.

Sophie.—Mais, c'est impossible. Ce qu'il lui reprochait était impardonnable.

Anna.—Tout va bien maintenant. Elle achète les parfums les plus délicats, le White Rose, le Jockey Club, le Yang y Lang, chez McGale, 2123 rue Notre-Dame, où ils se vendent à bien bon marché.

On trouvera toujours à la pharmacie McGale les parfums suivants : Kuli-Kuli Violette, Martha Washington, Spanish Jasmīna, Florida Breeze, Stephanatis, et le musc donc. Après ça tirons l'échelle.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

**

Un marchand en gros de la rue St. Paul disait hier à un de ses amis : Lorsqu'un client hésite à me donner une commande, j'ai un moyen assuré de le décider à acheter. Je l'invite à prendre un verre de vin ou de bière au restaurant Commercial de Louis Bergevin, No. 127 rue McGill, coin de la rue St. Paul. Toutes les liqueurs et tous les cigares sont de la première qualité et plaisent infailliblement aux connaisseurs.

LOTÉRIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le Mercredi, 21 Décembre '87

— SERA DE —

\$60,000.00

COUT DU BILLET

Première Série . . . \$1.00

Deuxième Série . . . 25 cts

— Demandez le catalogue des prix —

Le Secrétaire,
S. E. LEFEBVRE,
19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

J. N. LAMARCHE
RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-THERÈSE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,

IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,

IMPRESSIONS DE COMMERCE

Etc., Etc., Etc.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS

CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS

BREF DELAI.

—

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,

GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540, rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

LA FÉE DE KERBADEN

CONTE DE NOËL

Il y avait une fois un grand garçon qui, la veille de Noël, se lamentait au bord de la fontaine de Kerbaden.

—Vraiment, disait-il, je suis bien malheureux ! Quelle différence entre le sort de mon ami Jean et le mien. Jean est riche, Jean est beau, Jean est aimé de Suzette. Moi, je n'ai pas un sou vaillant et toutes les filles se moquent de moi. Il est vrai que j'ai les jambes torses, des genoux cagneux, un corps maigrelet, des cheveux carotte et un nez si rouge, si rouge, que l'on m'a surnommé Coquelicot. Vais-je donc traîner longtemps une vie si misérable ? D'où me viendront le secours et le réconfort ? Jadis il y avait des fées pitoyables aux désespérés ; il ne faudrait rien moins que leur intervention pour me tirer d'affaire. Ah ! s'il en venait une et si seulement elle me donnait un petit bout de talisman, comme j'en userais sagement et discrètement.

Il parlait encore quand l'eau de la fontaine s'irisa de tous les tons de l'arc-en-ciel. Du lit de gravier qui tapissait le fond de la source jaillit un bouillonnement au milieu duquel apparut une femme plus belle que le jour et qui portait une étoile au front.

—Tu m'as invoquée, Coquelicot, dit-elle d'une voix si douce qu'on aurait dit une musique. Ne tremble pas. Je suis la fée de Kerbaden et je viens à ton secours.

—Ah ! bonne fée !

—Je m'étais pourtant promis de ne plus m'occuper des hommes qui ont toujours abusé des dons que je leur ai faits ; mais tes plaintes m'ont touchée et je vois que tu es animé de bonnes intentions. Je vais donc faire encore une expérience en ta faveur.

—Bonne fée, que je vous remercie !

—Retiens bien ce que je vais te dire. Désormais toutes les fois que tu exprimeras un vœu à haute voix, ce vœu se réalisera aussitôt ; mais, prends-y bien garde, ce que tu auras demandé et obtenu ainsi sera irrévocable. Il ne te sera pas possible de refaire ce que tu auras défait. Réfléchis donc bien avant d'accepter.

—C'est tout réfléchi, dit Coquelicot, et je ne risque rien d'accepter. Je ne serai pas assez bête pour demander une chose qui ne me serait pas avantageuse.

—Tu le crois ?

—J'en suis sûr.

—Soit, dit la fée, mais fais bien attention. Il n'est pas si facile que tu le supposes de bien user d'un grand pouvoir.

Sur ces mots, elle toucha son protégé du bout de sa baguette et elle s'évanouit dans les airs.

.

Resté seul, Coquelicot se frotta les yeux, se tâta la tête et se pinça le bras. N'était-il pas le jouet d'un rêve ? autour de lui, rien ne rappelait la vision qu'il venait d'avoir. Il se pencha sur la source. L'eau, redevenue calme et pure comme un miroir, refléta sa grotesque personne, son nez fleuri et ses jambes cannelées. Ah ! ces jambes ! Et n'étaient-elles laides !

—Je voudrais, dit Coquelicot avoir les plus belles jambes du monde.

Aussitôt ses jambes se transformèrent. De torses, elles devinrent droites ; de petites elles devinrent grandes. Ses genoux se décagnèrent, ses mollets s'enflèrent, ses chevilles s'effilèrent. En un instant, Coquelicot qui avait l'habitude de voir la terre d'assez près, se trouva hissé sur des jambes superbes qui eussent fait la fortune d'un suisse de cathédrale et la gloire d'un hercule.

—Je suis un peu haut, pensa Coquelicot. Pourvu que je n'aie pas le vertige.

Il l'eut ; mais pas longtemps et bientôt il songea à continuer sa transformation.

—Je voudrais avoir la plus belle tête d'homme qui soit au monde.

Aussitôt le miroir de la fontaine, au lieu de ses cheveux queue de vache et de son nez de braise ardente lui fit voir la tête charmante et fine de l'Apollon du Belvédère : un nez grec d'une pureté admirable, des yeux grands et doux, des traits fiers, des cheveux noirs élégamment rejetés en arrière.

Une belle tête, en vérité, une tête de poète et d'artiste ; mais peut-être n'allait-elle pas tout à fait bien avec les jambes neuves. Il y avait trop de distinction dans le chef et trop de force à la base, et les deux extrêmes étaient réunis par un corps d'avorton du plus pitoyable effet.

—J'aurais dû, pensa Coquelicot, me transformer en gros, au lieu de me transformer en détail. Bah ! ce qui est fait est fait. J'ai paré au plus pressé. C'est assez pour aujourd'hui. J'aurai le temps plus tard, de chercher à ressortir un beau corps avec ma belle tête et mes belles jambes.

Coquelicot, très content, se dirigea vers le village. Il brûlait de se montrer sous sa nouvelle forme.

La première personne qu'il rencontra sur la route ce fut Jean.

—Eh ! bonjour, l'ami Jean.

.

Mais l'ami Jean ne voulait pas reconnaître l'ami Coquelicot et celui-ci eut bien de la peine à le persuader. Cependant, quand il eut conté son entrevue avec la fée, Jean n'osa plus douter.

—Je te crois, dit-il ; mais pendant que tu étais avec la fée, tu aurais bien dû lui demander une culotte.

En effet, Coquelicot était assez cocassement accoutré dans sa vieille culotte. Comme elle ne s'était pas allongée en même temps que les tibias, elle ressemblait à un méchant caleçon.

—Bon ! dit Coquelicot, je désire être vêtu comme un prince.

Aussitôt, il se trouva couvert des pieds à la tête de brocard d'orenrichi de pierreries.

—Que tu es beau ! fit Jean émerveillé.

—Assez ! répondit Coquelicot. Maintenant, Jean, tu vas aller au village.

—Je ne peux pas. J'ai affaire aux champs.

—Qu'est-ce que c'est ? fit Coquelicot furieux. Quand je commande, j'entends qu'on m'obéisse. Veux-tu que je te change en âne et que je te confie au gourdin du meunier ?

—Non, non !

—Alors cours à Kerbaden ; prends aux gens quelle est ma puissance et invite de ma part tout le monde à ma noce, qui aura lieu aujourd'hui même dans mon château.

—Tu as un château, Coquelicot ?

—De quoi se mêle cet impertinent ? Fais ce que je te dis et ne te permets plus de m'interroger.

Jean fit diligence et quand Coquelicot arriva à petits pas sur la place, la foule rassemblée l'attendait. Elle resta ébahie en le voyant si beau et tout vêtu d'or.

—Ne me regardez pas comme des oies, dit Coquelicot. C'est bien moi et j'ai l'intention de vous régaler.

—Vive Coquelicot !

—Je veux, dit alors le protégé de la fée, je veux qu'un superbe château s'élève sur cette place et qu'un festin royal y soit servi pour moi et pour les gens de Kerbaden.

Aussitôt le château s'éleva par enchantement, avec des tourelles en poivrières, un perron monumental et une cour d'honneur au milieu de laquelle se dressait une statue équestre de Coquelicot.

—Entrez, mes amis, dit Coquelicot, vous êtes chez moi. Et vous, monsieur le notaire, ne manquez pas d'apporter votre écriture.

.

Dame, on hésitait. On avait un peu peur de toute cette diablerie ; mais quand Coquelicot eut donné l'exemple en gravissant les marches du

perron, le désir de faire un bon repas et la curiosité de voir le château l'emportèrent sur la crainte. La foule se rua dans la salle à manger.

Coquelicot invita ses convives à s'asseoir autour de la table. Il réserva seulement quelques places en face et à côté de lui.

—Elles sont destinées, dit-il, à celle qui sera bientôt ma femme et aux membres de sa famille. Car, mes amis, je vais me marier. Je ne sais pas encore avec qui, mais vous n'allez pas tarder à le savoir.

Alors, prenant un ton solennel de magicien, Coquelicot dit à haute voix :

—Je veux être aimé de la fille la plus jolie et la plus sage de Kerbaden. Je veux qu'elle vienne m'embrasser et se placer à côté de moi.

Tout à coup, Jean qui tenait la main de Suzette et qui espérait bien l'avoir pour voisine de table sentit la jeune fille tressaillir. Mue comme par un ressort, attirée par une force irrésistible, elle s'arracha de son étreinte et courut vers Coquelicot.

—Que fais-tu, Suzette ? cria Jean désolé.

—Oh ! mon pauvre Jean, répondit-elle tout en courant, je croyais bien t'aimer ; mais, je le sens maintenant, c'est Coquelicot que j'adore !

Et elle embrassa Coquelicot et elle s'assit à son côté pendant que ses parents s'installaient aux autres places d'honneur.

—Maintenant, dit Coquelicot radieux, buvez, mangez et amusez-vous.

Pour un beau dîner, c'était un beau dîner. Il y avait des moutons entiers couchés sur des plats d'argent, des montagnes de poulardes et les petits cochons couraient tout rôtis autour de la table, la fourchette dans le dos. En prenait qui voulait. Si vous aviez été là, vous en auriez goûté comme les autres.

Aussi, tout le monde s'amusait, excepté Jean, qui allongeait sa sauce en pleurant dans ses assiettes sur l'ingratitude des femmes et la méchanceté des amis.

.

Coquelicot était de bonne humeur. Il trouvait sa cuisine excellente et le festin servi par des pages dans de la vaisselle plate et dans des cristaux fins le remplissait de vanité satisfaite. Goulument, il mangeait de tous les plats et buvait de tous les vins. Entre deux bouchées, il adressait un mot galant à la jolie Suzette, qui rougissait chaque fois.

Ah ! la vie était belle ainsi. Beau, riche, puissant, aimé, que pouvait-il souhaiter de plus ? Il vivait dans la splendeur de ses rêves réalisés. Mais la tristesse de Jean le mécontentait cependant. Il n'était pas sans affection pour ce brave garçon qui lui avait toujours témoigné de la sympathie et qui l'avait défendu quand on le battait. Certes, il n'avait pas songé un seul instant à lui prendre sa fiancée et quand il avait demandé à la fée de se marier, il ne pensait pas qu'il allait assurer son bonheur au détriment de Jean. Mais maintenant que c'était fait, c'était irrévocable. Tant pis pour Jean. C'était la fatalité qui poursuivait ce pauvre garçon.

Aussi bien chacun son tour. Jean avait été heureux jusque-là et Coquelicot malheureux. Les rôles étaient renversés maintenant. Coquelicot en prenait facilement son parti.

Il réfléchissait à ces choses quand un éternement se fit entendre.

—Atchi ! fit la mère de Suzette.

Sans songer à mal, Coquelicot lui répondit par ce dicton qui était proverbial à Kerbaden :

Dieu vous bénisse,

Vous rabonnisse,

Et vous rende le nez comme j'ai la cuisse.

Soudain voilà que le visage de la future belle-mère de Coquelicot se décompose. Le nez de la bonne femme, qui était camard, s'allonge et grossit démesurément. Une montagne de chair se dresse à la place de la modeste éminence qui s'élevait entre les yeux et la bouche. Elle s'enfle, elle s'enfle

jusqu'à ce qu'elle ait atteint tout juste les proportions de la cuisse neuve, de la cuisse énorme de Coquelicot. C'était horrible et monstrueux.

Suzette crie et pleure :

—Qu'as-tu fait, mon Coquelicot ?

Coquelicot est très vexé. Il cherche une défaite, et devant la galerie qui l'observe il n'ose avouer franchement son imprudence et exprimer ses regrets. D'ailleurs, ce qui est fait est fait, et l'on ne revient pas sur l'irréparable. Puis, les fumées du vin lui montent au cerveau.

—Bah ! dit-il ; qu'est-ce que cela fait ? C'est ma belle-mère. Des belles-mères, il n'en faut plus !

On rit dans l'assemblée. Mais l'accès de gaieté est de courte durée, car on s'aperçoit avec stupeur que la mère de Suzette a disparu. Le vœu de Coquelicot s'est réalisé. La place de la belle-mère est vide, il n'en reste plus trace.

Suzette jette un cri et se précipite sur Coquelicot. Celui-ci a peur et se défend :

—Suzette, tu ne m'aimes donc plus ?

—Je t'aime et qui aime bien châtie bien. Qu'as-tu fait de maman ? Je vais t'arracher les yeux. J'en mourrai peut-être de chagrin ; mais je ne puis faire autrement. J'en atteste toutes les filles ici présentes.

—Oh ! dit Coquelicot, toutes les filles et toi, je voudrais vous voir à cinq cents lieues d'ici.

Crac ! voilà que Suzette et toutes les filles disparaissent. On a su depuis qu'elles avaient été transportées à cinq cents lieues tout juste de Kerbaden, car ce que Coquelicot souhaitait devait s'accomplir à la lettre.

Quand, tout à coup, au milieu d'un repas animé où chacun est placé à côté de sa chacune, les femmes s'en volent pour ne plus revenir, cela jette toujours un certain froid. Ce jour-là, le froid fut intense. Coquelicot essaya cependant de réagir.

—Allons, mes amis, dit-il, allons ! rien ne vaut un dîner d'hommes. Buvons un coup et soyons gais.

Dans l'assistance, les hommes qui venaient de voir les effets saisissants de la puissance de Coquelicot tremblaient comme des feuilles ; mais Jean ne tremblait pas. Il se leva et dit :

—Coquelicot, personne n'a le cœur à la gaieté ici. Ta tyrannie et ta sottise nous ont tous désespérés. Il n'y a plus de fête possible pour nous.

—Ma sottise ! cria Coquelicot tout rouge. Ma sottise ! Je voudrais te voir mort, toi et tous ceux qui ne s'amusez pas quand je l'ordonne.

Alors ce fut épouvantable.

Les bras de tous les convives cessèrent de remuer et retombèrent le long de leur corps ; leurs visages se décolorèrent et se raidirent dans une immobilité cadavérique.

Les yeux seuls, fixes désormais, semblaient garder un semblant de regard. Coquelicot se trouva présider une table où siégeaient cent cinquante morts.

.

Ainsi, en quelques instants, il avait détruit son bonheur, ruiné son pays natal, sacrifié toute une population à sa sottise vanité. Il comprit alors l'immensité de sa faute. Il s'arracha les cheveux et telle fut sa colère contre lui-même que sans bien songer au sens précis des mots qu'il prononçait, il laissa échapper de ses lèvres les paroles suivantes :

—Si l'on a jamais vu plus bête que moi, je veux que le diable m'emporte !

Le diable vint avec sa fourche et l'emporta dans sa hotte. Une, deux, à la chaudière.

Ce ne fut pas un grand mal ; mais ce qui est plus regrettable, c'est qu'après cette expérience fâcheuse, les fées tinrent conseil et décidèrent qu'il n'y avait plus lieu d'accorder des faveurs aux hommes, puisqu'ils en usaient si mal.

Et maintenant, l'on a beau pleurer au bord des fontaines, même la veille de Noël, les fées ne se laissent plus attendrir par nos plaintes.